

Toutes ces valeurs qui montent et qui baissent  
constituent le grand marché des affaires humaines.  
Parmi elles, la malheureuse valeur *esprit* ne cesse de  
baisser.

PAUL VALÉRY.

Il y en a qui ne trouvent leur repos que dans une  
incurie de toutes choses.

JACQUES BÉNIGNE BOSSUET.

### *1. La décadence politique des démocraties est une crise du modèle industriel*

Lors du premier véritable scrutin européen de l'Histoire, le 13 juin 2004, s'est subitement aggravée la décadence politique que, depuis le 21 avril 2002, nous, les Français, éprouvions d'abord et quotidiennement comme une réalité nationale, même si nous savions qu'elle rongait d'autres démocraties industrielles. Et par là même, l'épreuve s'est portée à son véritable niveau : celui où il faut se rendre capable non seulement de penser les frontières, mais bien de les franchir, et de battre la campagne pour se projeter dans l'invention d'un nouveau processus – celui d'une *individuation psychique et collective supranationale*<sup>1</sup>.

1. Je parle d'individuation psychique et collective au sens de Gilbert Simondon, dans *L'Individuation psychique et collective*, Aubier, 1989, en y ajoutant mes propres analyses, présentées en particulier dans *Aimer, s'aimer, nous aimer. Du 11 septembre au 21 avril*, Galilée, 2003, et dans *De la misère*

Nous savons d'expérience – nous nous en étions douloureusement souvenus depuis 1992, l'année du martyre de Sarajevo, la ville devenue tragiquement historique déjà le 28 juin 1914, point de départ de ce qui conduisit Valéry à écrire *La Crise de*

*symbolique 1. L'époque hyperindustrielle*, Galilée, 2004, et que je suis obligé de rappeler ici pour le lecteur qui n'aurait pas connaissance de ces ouvrages : « Je ne suis *je* que dans la mesure où j'appartiens à un *nous*. Un *je* et un *nous* sont des processus d'individuation. Cela étant, le *je* et le *nous*, en tant que processus d'individuation, ont une histoire. Il ne s'agit pas seulement d'une histoire au sens où chaque *nous* est une histoire différente, mais au sens où les conditions de l'individuation du *nous*, au fil de l'histoire de l'humanité, se transforment. » *Aimer, s'aimer, nous aimer*, op. cit., p. 16. « Simondon, dans *L'Individuation psychique et collective*, montre que, pour que *je* m'individue, il faut que mon individuation participe du processus d'individuation collective, c'est-à-dire du *nous*, où, en tant que *je*, je me suis toujours déjà trouvé inscrit. *Je* n'existe que dans un groupe : mon individuation est l'individuation de mon *groupe* – avec lequel néanmoins je ne me confonds pas, et tandis que, de plus, je puis appartenir à plusieurs groupes qui peuvent être en dysharmonie. » *Ibid.*, p. 61-62. « Dans *Le Temps du cinéma*, j'avais posé que :

1. Le *je*, comme *individu psychique*, ne peut être pensé qu'en tant qu'il appartient à un *nous*, qui est un *individu collectif* : le *je* se constitue en adoptant une histoire collective, dont il hérite, et dans laquelle se reconnaît une pluralité de *je*.

2. Cet héritage est une adoption au sens où je peux parfaitement, en tant que petit-fils d'un immigré allemand, me reconnaître dans un passé qui n'a pas été celui de mes ancêtres, et que je peux néanmoins faire mien ; ce processus d'adoption est donc structurellement factice.

3. Un *je* est essentiellement un *processus* et non un état, et ce processus est une *in-dividuation* (c'est le processus d'individuation psychique) en tant que *tendance* à devenir-un, c'est-à-dire *in-divisible*.

4. Cette tendance ne se réalise jamais parce qu'elle rencontre une *contre-tendance* avec laquelle elle forme un équilibre *métastable* – et il faut ici souligner que la théorie freudienne des pulsions est singulièrement proche de cette conception de la dynamique de l'individuation, mais aussi les pensées d'Empédocle et de Nietzsche.

5. Un *nous* est également un tel processus (c'est le processus d'individuation collective), l'individuation du *je* étant toujours inscrite dans celle du *nous*, tandis qu'à l'inverse, l'individuation du *nous* ne s'accomplit qu'à travers celles, polémiques, des *je* qui le composent.

6. Ce qui relie le *je* et le *nous* dans l'individuation est un *milieu préindividuel* qui a des conditions positives d'effectivité, relevant de ce que j'ai appelé les *dispositifs rétentionnels*. Ces dispositifs rétentionnels sont supportés par le

*l'esprit*, déclarant la mortalité des civilisations, tandis que Husserl publiait, quelques années plus tard, *La Crise des sciences européennes*, en appelant à une énorme *question en retour* sur l'Europe, l'histoire et la géographie des savoirs qui s'y trament, et qui, depuis 1914, s'y perdent<sup>1</sup> –, nous savons donc, d'avance, que l'Europe est aussi le niveau où l'on peut s'attendre au pire, au moment même où l'on croit pouvoir y chercher le meilleur. S'agissant, en Europe, de frontières, on se dit que tout pourrait arriver, comme si la suppression de barrières d'un côté devait se payer par l'élévation de murs de l'autre côté. Avec son passé, plein d'esprit, mais tout hanté de fantômes, son historique indéfinition géographique, et l'incomparable qualité de vie de ce « petit cap », de cette douce contrée qui, patchwork de « petites différences », secrète parfois tellement d'amertumes, l'Europe ne pourrait-elle pas redevenir une boîte de Pandore ?

Sans vouloir précipitamment la dramatiser, je pose cette question parce qu'elle relève désormais de notre responsabilité commune, à nous, les Européens, qui que nous soyons – au moment

milieu technique qui est la condition de la rencontre du *je* et du *nous* : l'individuation du *je* et du *nous* est en ce sens également l'individuation d'un *système technique* (ce que Simondon, étrangement, n'a pas vu).

7. Le système technique est un dispositif qui jouit d'un rôle spécifique (où tout objet est pris : un objet technique n'existe qu'*agencé* au sein d'un tel dispositif, à d'autres objets techniques : c'est ce que Simondon appelle l'« ensemble technique ») : le fusil et, plus généralement, le devenir-technique avec lequel il fait système sont ainsi la possibilité de constitution d'une société disciplinaire chez Foucault.

8. Le système technique est aussi ce qui soutient la possibilité de constitution de dispositifs rétentionnels, issus du processus de grammatisation qui se déploie au sein du processus d'individuation du système technique. Et ces dispositifs rétentionnels sont ce qui conditionne les agencements entre l'individuation du *je* et l'individuation du *nous* en un même processus d'individuation *psychique, collective, et technique* (où la *grammatisation* est un *sous-système de la technique*) qui comporte donc *trois brins*, chaque brin se divisant lui-même en sous-ensembles processuels (par exemple, le système technique en s'individuant individue aussi ses systèmes mnémotechniques ou mnémotechnologiques). » *De la misère symbolique 1*, op. cit., p. 105-107.

1. Edmund Husserl, *La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, tr. fr. G. Granel, Gallimard, 1976.

où l'on sent bien que cette possibilité du pire est devenue le seul horizon possible d'un meilleur. L'Europe est une chance, et d'abord celle d'éviter le pire qu'elle pourrait aussi devenir en ces temps de précipitations historiques, d'extrêmes incertitudes et de versatilité généralisée. On a pu dire, et j'y ai souscrit, que le 21 avril en France avait été une catastrophe – même si ce n'était là, après tout, qu'une sorte de quantification et, en quelque manière, d'objectivation d'une décadence politique qui n'avait certainement pas attendu ce scrutin pour se manifester, et qui trouvait ses sources dans les vices cachés de la démocratie même ; cependant, cette quantification, étant le fruit d'un vote et non d'un sondage, avait valeur *performative*. Et elle constituait aussi en cela ce que l'on appelle une *date historique* : s'il est vrai que, dans le résultat de ce scrutin, il n'y avait rien que de très attendu (il s'était fait annoncer dès les élections municipales de 1983 et les européennes de 1984), la conquête du second rang à des élections présidentielles françaises par l'extrême droite était bien un fait historique où la démocratie rencontrait la limite révélant son *extrême faiblesse*.

Je continue de penser que cette rencontre avec l'Histoire était une catastrophe, mais il faut préciser ici comment j'entends ce mot (et j'y reviendrai dans le prochain tome de *La Technique et le Temps* et dans *De la misère symbolique 2. La catastrophe du sensible*). En règle générale, on dit *catastrophique* un événement qui engendre des réactions en chaîne bouleversant un état de fait proche de l'équilibre où se stabilisait un ordre. Cependant, une catastrophe est aussi et d'abord une *strophe* : la *catastrophè* est le dernier épisode d'une histoire, le moment d'un dénouement. Or, il s'agit ici de l'Histoire humaine elle-même (en l'occurrence, de celle des femmes et des hommes de France), et non de l'une de ces histoires par lesquelles hommes et femmes se racontent et se figurent l'Histoire commune. Par conséquent, après cette catastrophe, en tant que *cata-strophè*, et si jamais il s'agit en effet d'une catastrophe ou, plus précisément, d'un moment inscrit dans un *processus* catastrophique, et qu'il faut entendre comme le processus par où *une* histoire *s'épuise* en *s'y dénouant*, l'Histoire humaine française et européenne devra bien cependant conti-

nuer – comme une Histoire de la France, ou comme une autre Histoire, qui se passerait en France, à partir de la France, mais aussi, peut-être, ailleurs, et peut-être à partir d'ailleurs. La *catastrophè* doit être la fin d'une histoire qui est cependant un morceau de l'Histoire, et *faire place* au début d'une *autre* histoire, enchaînant sur elle *plus ou moins douloureusement*, et *poursuivant* l'Histoire tout en y inscrivant une *bifurcation*.

La question devient alors de savoir, tout d'abord, de *quelle* histoire cette *catastrophè* serait le dénouement.

C'est pour y répondre, et comme à la question d'une *possibilité* et d'une *nécessité* d'enchaîner, c'est-à-dire de *commencer une autre histoire*, que je tente de caractériser ici des faits de nature catastrophique dont le 21 avril n'est qu'un moment performativement saillant, et qui sont eux-mêmes inscrits dans un contexte de décadence généralisée, une décadence qui n'est pas seulement française, ni même européenne, mais bien mondiale, et surtout, *industrielle* : par-delà tant de discours plus ou moins avertis ou naïfs, plus ou moins éclairants ou, tout au contraire, destinés à produire des écrans de fumée, la plupart du temps juridiques<sup>1</sup>, *la question est aujourd'hui posée de la faillite d'un modèle industriel de production et de consommation dont il s'agit désormais d'engager résolument la critique*.

Une telle critique (qui doit faire appel aux ressources de ce que j'ai appelé ailleurs une *nouvelle critique*, au sens d'un sursaut philosophique, d'une sortie de tant de sommeils dogmatiques accumulés au XX<sup>e</sup> siècle en philosophie, mais aussi en sciences) ne saurait être une dénonciation : elle doit être une analyse des limites de l'objet critiqué, et *l'élaboration d'une idée renouvelée de cet objet*.

La nécessité d'une telle critique s'impose à un stade *crucial* – à la croisée de chemins où doivent se prendre d'irréversibles décisions. Cette faillite se déclare au moment, et comme le moment même où le modèle industriel est devenu celui d'un

1. Ces discours portent principalement sur le droit, les organisations politiques mondiales, la nature des relations et des régulations internationales ou transnationales, etc.